

Nuit d'été

Autor(en): **Kaiser, Isabelle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways**

Band (Jahr): **1 (1927)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-780882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NUIT D'ÉTÉ

*O nuit, o douce nuit qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, o nuit aimante!*

La douce nuit d'été descend l'escalier des montagnes et jette sur la ville, qui de ses deux bras blancs étreint le lac primitif et glorieux, son voile de cendre crépusculaire, ourlé de la pourpre des couchants. La ville, consciente de sa beauté, dans son cadre sublime, s'offre, sereine, à l'admiration des étrangers qui viennent boire la force et le repos à sa coupe de beauté.

Sur les quais de Lucerne, qui s'enroulent comme une écharpe verdoyante autour du sein palpitant de monde, de la baie du lac, le flot des promeneurs ondule. Une attente joyeuse anime tous les visages: c'est ce soir l'anniversaire d'une date grave et patriotique. Les coeurs des petits battent comme ceux des enfants devant les portes closes des veilles de Noël, qui vont s'ouvrir sur des splendeurs. Les montagnes, gardiennes impassibles au seuil d'un monde de géants, inclinent sur cette agitation humaine leur ombre d'éternité.

Le crépuscule plane sur l'auguste paysage. C'est une de ces nuits claires de l'été qui réveillent les souvenirs assoupis, qui glissent comme des cygnes au fil des ondes transparentes et suscitent de chimériques espérances qui volent comme des vautours vers d'inaccessibles cimes. Des femmes voilées de blanc, des couples aux bras enlacés, des désœuvrés exotiques, des enfants radieux, des paysans ahuris, qui ont quitté leurs champs pour admirer la ville illuminée, déambulent sous les ombrages. Un murmure confus monte de cette ruche en émoi, un murmure qui ne trouble même pas le grand silence de la nature.

Le sérénité des montagnes domine cette excitation de fête, et des yeux de lumière s'ouvrent curieusement, de ci de là sur les sommets; et sur la poitrine de roche du légendaire Pilate, soudain, comme un noble stigmite d'ardent amour, la croix blanche flambe, impérieux symbole de la Patrie!

Le Stanserhorn suspend autour de sa nuque de pierre, émaillée de fleurs, de princiers joyaux, et le grand œil

de cyclope de son réflecteur jette d'indiscrets et éclatants regards dans les cohues de la vallée. Les barques, nimbées de lampions, vont et viennent sur les ondes comme de lumineuses navettes entre les fils d'or d'un tapis que d'invisibles mains étendraient sous les pas d'un Dieu de paix. Ces mille flammes ambulantes donnent au paysage un vague aspect de Venise. Et les yeux charmés cherchent instinctivement la courbe harmonieuse

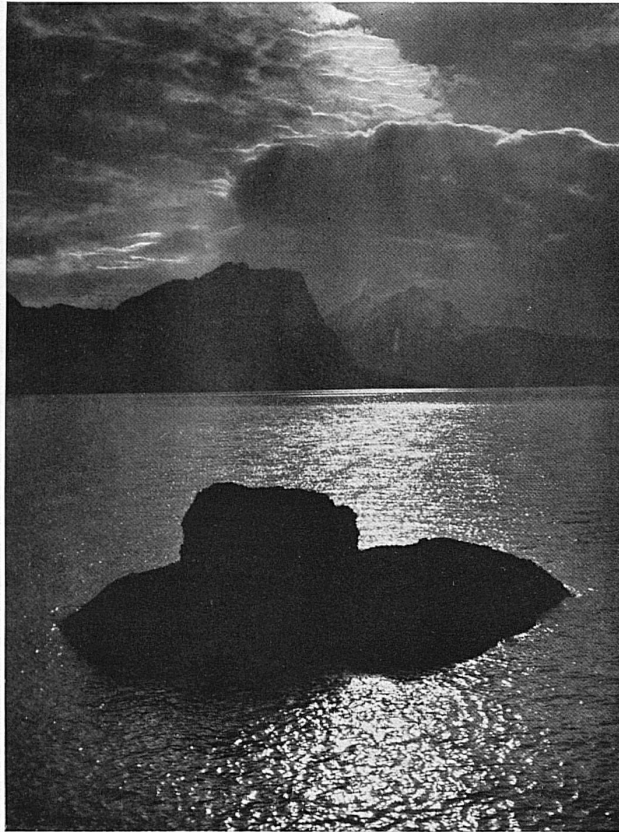
d'un Rialto, ou la silhouette du Lion de la Piazzetta. Mais avant que la nostalgie du Palais des Doges ne s'éveille dans l'esprit abusé, tous les contours des édifices riverains se dessinent en pointillé lumineux, les façades des hôtels somptueux s'incrustent de diamants de lumière, et de merveilleuses architectures se dessinent sur le fond de velours sombre de la nuit; on dirait une ville de rêve, surgie des flots sous la baguette magique d'un enchanteur, une ville de transfiguration où seuls des esprits bienheureux échangeraient de divines pensées, dans une communion élyséenne. Et cependant, derrière cette surface décevante, une cité terrestre enchevêtre ses sombres ruelles, où les hommes tourmentés se combattent et se blessent, pleurent et souffrent, dans la haine et dans l'amour, pour le pain quotidien.

Tout est oublié dans

l'ivresse des minutes rares qui s'évanouissent comme une vision et retombent comme une perle du rosaire de la nuit, égrenée par une main miséricordieuse.

Car un hôte divin contemple de haut la fête terrestre: la lune apparaît lentement derrière la montagne, elle gravit lentement les gradins d'azur et penche vers la vallée des hommes sa face rosée, transfigurée par la souveraine clémence qu'elle accorde aux jeux des enfants de la terre. Et ce divin reflet lui donne un aspect souriant qui contraste avec la blafarde indifférence des nuits de brume ou le masque tragique des soirs de bataille.

Et tous les yeux se tournent vers elle, attirés par sa fraîche et mystérieuse clarté, qui souffle une haleine de paix sur les tempes fiévreuses. Elle suit silencieusement sa voie, cependant que crépite là-bas le feu roulant des fusées comme dans un combat où les obus répan-



Coucher de soleil sur le lac des Quatre-Cantons Phot. Gaberell Thalwil
Sonnenuntergang am Vierwaldstättersee

draient des flots de clartés au lieu de ruines et semeraient des étoiles au lieu de blessures.

L'art des pyrotechniciens enchante des îles flamboyantes, des Alpes de feu à la flore incandescente, des légendes de pierreries qui profilent leurs éclatantes silhouettes sur l'émeraude de fantastiques verdure. L'ardeur des nuits tropiques, le sillon des météores, les soleils tournoyants, les vers luisants las de ramper qui s'élancent vers le firmament dans un élan de triomphe, les colonnes de feu qui marchent, les nuées de flamme, se confondent, se poursuivent et s'enchevêtrent dans un royal essor et une extravagante floraison, qui transforme le ciel en un vaste jardin de miracle où les roses s'épanouiraient dans des éblouissements et où le printemps serait un incendie.

Des couronnes scintillantes juchées sur des trombes de lumière tendent vers le ciel comme les aspirations humaines et s'embrasent soudain, dans leur impuissant essor, avant d'avoir pu couronner l'invisible déité. Et cet avortement de génie, à l'instant du suprême assaut, s'accomplit dans un fracas de révolte comme si l'on brisait là-haut les ailes de cristal d'un rêve surhumain.

Mais déjà de nouvelles âmes de feu tentent l'escalade des cieux sur des escaliers d'or et pleurent des larmes flamboyantes quand leur force éclate au seuil des mondes supérieurs... alors elles retombent en semences lumineuses que la terre féconde engloutit silencieusement pour les récoltes prochaines.

Pendant l'espace d'un instant, cet embrasement simultané de tant de merveilles est d'une si fulgurante et glorieuse splendeur que le cri de Faust palpète sur toutes les lèvres: — «Reste, instant sacré, ta beauté est si grande!» — Les étoiles pleuvent sur la terre et la fécondité estivale s'élanche vers le ciel en gerbes de lumière pour être engrangée là-haut.

Mais les prunelles humaines ne peuvent supporter longtemps, sans être éblouies, une telle profusion de clarté, tant qu'elles s'ouvrent sur nos vallées d'ombre. Soudain, les îles des tropiques, la flore fantastique des légendes, toute l'éblouissante vision est engloutie par les ténèbres et une grande vague d'ombre submerge toute la beauté de l'heure. Mais là-haut, dédaigneuse des éphémères récréations des enfants de la terre, la lune suit, dans sa hautaine solitude, son sillage d'argent et nous apprend à contempler les passagères splendeurs, comme elle: d'en-haut!

Tandis que tout s'écroule dans un fracas de bataille et que le silence et l'ombre de la nuit deviennent plus profonds, l'astre royal ascensionne lentement les routes du ciel en jetant sur l'épaule des monts, qui sont les officiants de son culte, la simarre éclatante de sa chaste splendeur.

Voici qu'un cantique fervent s'élève sous les voûtes du dôme nocturne, et la bouche de cuivre des fanfares emplit l'ombre d'harmonie et réveille les patriotiques échos des gorges escarpées.

Les Suisses inclinent pieusement la tête, comme à l'heure d'une mystique Elévation... La Patrie présente les effleure de son aile tutélaire... et l'hôte étranger songe à son pays lointain où l'attendent sa famille, son foyer et son devoir, tandis qu'il porte à ses lèvres

altérées par les fièvres de la vie factice des cités le breuvage fortifiant que lui versent nos Alpes et nos vallons.

«O mon cher pays, sois mon seul amour...» et tandis que la dernière strophe évoque la nuit suprême où «le cher pays garde un doux repos à son pauvre enfant...», un autre éternel amour dresse dans le ciel ses deux grands bras de pierre qui se tendent vers l'éternité: la vieille cathédrale, dont les deux tours rigides et sobres se profilent dans la nuit, semblent murmurer dans le silence pénétrant: — «Une lumière inextinguible flambe sous mes voûtes, tandis que vos flammes éphémères retombent en cendres...!»

Près de nous une voix angoissée soupire: — «Songer que nous devons mourir et que nous ne jouirons jamais plus des nuits d'été qui viennent à nous parmi les foins coupés et sous la lune rose...!»

Les tours mystiques, la lune éternellement voyageuse donnent une apaisante réponse à cette peur de la mort qui hante encore l'âme des humains sous le masque de fête. La lune et la foi qui dessinent chaque soir à l'horizon voilé le symbole de l'immortalité.

L'hymne national est l'accord final de cette cérémonie nocturne qui allume sur toutes les cimes de la Suisse les feux de l'indépendance si chèrement conquise, cependant que les étincelles de la liberté crépitent de tous ces brasiers d'amour qui flambent au cœur des pâtres de l'antique Helvétie.

Les «Monts indépendants» dressent d'invisibles hallebardes dans la nuit comme pour défier un adversaire inconnu, et sur les hautes falaises du Pilate la main d'un héroïque berger fait voltiger un immense drapeau, car la croix blanche, la croix suisse flambe soudain sur le sein de la montagne.

Le vapeur aux allures de cygne prolonge silencieusement sous son étrave le sillage d'argent qui laboure les flots, cependant que le flux de la foule s'écoule sur les quais illuminés et se déverse dans les rues d'ombre, envoyant encore des signes d'adieu à ceux que le bateau emporte comme s'ils dérobaient leur joie pour la faire refluer sur d'inaccessibles rives.

La houle mondaine s'apaise au loin, la musique se perd graduellement, bercée au repos par le rythme des vagues.

La nuit claire s'étend comme un linceul de paix étoilée sur la terre assoupie, et le sommeil pose un doigt discret sur les paupières des êtres lassés qui regagnent leurs foyers.

Et demain le soleil se lèvera encore pour eux... pour presque tous... Tout s'éteint... seule, la lune se dessine encore comme un point d'orgue après un Magnificat chanté par des voix humaines.

Et les pas de la nuit d'été se font plus légers et sa voix endormante... «pour que les pauvres morts ne se réveillent pas, eux qui ne peuvent plus aimer... o nuit aimante!»

Isabelle Kaiser.

*

Die SBB Revue ist in allen Bahnhofsbuchhandlungen erhältlich. — La Revue CFF est en vente dans tous les Kiosques de gare.